

VIII. Les maths quand même

ou

Du petit peuple de prépa

Le cloître des Bernardines pour territoire

Deux dieux : le tenace et le flûtiste

*Le sourcil buissonnant du « J »
Le flûtiste de Vauban*

Une liturgie et ses rites

*Le monôme du Vieux Port et sa victime expiatoire
La présentation des Bizuts au Temple*

Des démons à exorciser

*Le canal historique
La filière contemporaine*

Un langage notre complice

*Petit usage non mathématique du langage mathématique.
Sobriquets : dégradation tous azimuts*

Charlier, l'homme de Marseille

*Discrimination et humiliation
Terreur et harcèlement : Charon aux rives du Styx
Les remugles d'une Histoire
Un bémol : l'ouverture aux pièces rapportées
L'homme de Marseille*

La rude année de cinq demi

*Austère hémipentasse
« Vé lis estello, coume an pali ! »
Au secours de la victoire*

Le cloître des Bernardines pour territoire

Choisir la *prépa sciences*, ç'avait été le drame intérieur qu'on sait.

Mais choisir la *prépa tout court*, c'était d'abord prononcer des vœux d'austérité pour deux ans au moins. Ces vœux assignaient en effet à résidence nos années lumineuses sur les hauteurs du Couvent des Bernardines. La galerie d'arcades ancestrale, disait-on, n'avait cessé d'abriter un noviciat, et celui-ci était maintenant le nôtre.

Mais comment souffririons-nous cette longue retraite insolente à l'égard de la vraie vie ?

Nous pressentions qu'il y faudrait tout.

Notre *prépa* scientifique portait en effet le nom obscur de *taupe*, et ceux qui avaient *prononcé les vœux* celui de *taupins*.

Notre baptême dans cette appellation rampante et ténébreuse fut salué à la rentrée par le cinéma le plus proche, avec la sortie du tout dernier *Gabin*, « *Mélodie en sous-sol* ». Bel à-propos !

Du moins notre territoire d'affectation avait-il une certaine allure.

Cet espace de transition, comme disent les architectes, qu'était la longue galerie arquée offrait à la fois le confort d'un intérieur et le spectacle du monde.

Ce haut-lieu protecteur abritait aussi bien quelques rudes débats d'objet mathématique que la fraîcheur d'amitiés nouvelles.

Mais il était aussi un déambulatoire de plein air, une halle des pas perdus ouverte au vent du soir, une *rambla* accueillante aux marches croisées. En milieu de matinée, les filles, en quête de leur second souffle, descendaient l'arpenter de leur démarche lente, et leurs allers-retours berçaient nos rêves d'évasion.

L'une d'entre elles s'appelait Jeanne Cerdan. Elle était née de l'onde en Oranie française, sur la rive assoiffée du *Rio Salado* - la *Rivière salée* de la Rome d'antan, et la vallée de larmes des Français du siècle.

Jeanne, en amorçant sa procession de la cinquième heure, mettait en mouvement quelque chose comme une incarnation des Midis du monde. Un chignon élané lui donnait le profil d'une Néfertiti ; la peau mate et les yeux noirs, Jeanne ouvrait la marche en ambassadrice muette des Suds profonds.

Tout le portique y reprenait vigueur, mais nous savions que ce bref échappatoire quotidien ne résoudrait pas notre problème.

Il nous faudrait tout pour tenir.

Deux dieux : le tenace et le flûtiste

Oui. Pour s'infliger deux ans de percolation dans une taupinière, il fallait d'abord croire en un au-delà.

Ce bout du tunnel, nous l'appelions *intégration*.

Elle supposerait l'appui des dieux de l'arcade. Ils étaient deux. Ils étaient les plus grands par le prestige et par la taille. Ces deux géants inaccessibles qu'étaient à nos yeux les profs de Spéciale A', nous les avons d'abord simplement aperçus, intimidés, sous le portique, mais voilà que soudain nous allions les fréquenter.

Dès la Sup en effet, une fois par semaine, sous le nom de *colle* hebdomadaire, nous étions *soumis à la question* dans deux matières (Maths et Physique). C'était par groupes fixes de trois élèves appelés *trinômes*. Il s'agissait d'un « contrôle des connaissances », comportant question de cours et exercice, par un prof qui, de préférence, n'était pas le nôtre.

Le sourcil buissonnant du « J »

On appelait le plus ancien « *le J* » : ce surnom n'était plus, à première vue, que l'initiale de Jules Brun, l'escogriffe blanchi au front sévère qui enseignait les maths en *Spéciale A'1*. Mais on faisait confiance à la vigilance des anciens, qui auraient bien retenu aussi dans cette initiale celle de *Jugulaire*, ou celle de *Jacquerie*.

L'homme, élancé, incarnait jusque dans son physique les vertus de droiture et de volonté attendues du *taupin*. Le sourcil en broussaille et bataille, son rostre buriné arborait l'intégrale des combats d'une vie : il disait aussi son attente d'une vraie capacité d'affrontement chez ses élèves. Dans le petit matin, sous l'arche aux pas perdus, son avancée implacable racontait sa vision d'un progrès personnel fait de rigueur morale et d'obstination intellectuelle.

Le « *J* » portait en effet en lui de la rectitude et de la ténacité, une droiture inébranlable et un roulement inlassable, de l'Épictète et du Sisyphe.

On rejoignait l'ancre du « *J* » les soirs de *colle*. Il attendait muet, déjà plié en deux sur sa table d'élève, collant à son bureau son regard de myope. Des années éruptives de sa maturité, il gardait le tempérament jaculatoire et l'injonction fusante. Sa voix, naguère caverneuse, s'était éraillée.

Nous imitions sa grimace de rage devant la bourde du taupin. Nous nous tordions le cou pour reproduire ce qui restait – désormais dans les aigus - de son timbre d'antan : un crissement étouffé de fond de gorge, qui se faisait, au fil des ans, plus sifflant et moins audible.

Le flûtiste de Vauban

Le second de nos dieux inaccessibles était le voltigeur tranquille de la Spéciale A'2. Il s'appelait Pfeiffer, du nom qui désigne en allemand le *fifre* de la fanfare militaire. Mais la métaphore soldatesque décrivait mal cet homme paisible et équilibré. La traduction de son nom par « *joueur de flûte* » aurait mieux décrit l'aisance physique qui accompagnait sa mobilité d'esprit. Il était, dans la vie civile, grand sportif et même, fin du fin, tennisman classé ; dans le métier, olympien dans sa maîtrise de notions complexes.

On devinait chez lui la déception que son aisance ne fût guère partagée. De là venait sans doute son regard amusé, discrètement moqueur, et cette bouche toujours bée, ouverte de stupeur devant le monde si peu délié qui lui faisait face. Une fois par mois, Pfeiffer finissait par nous dire, en restant souriant :

« *Vous ne dominez pas assez votre sujet,... tous autant que vous êtes* » !

À ce flûtiste détendu de la mathématique, les taupins de Marseille avaient un instant prétendu attribuer un sobriquet. Ils avaient essayé un temps sur Pfeiffer le surnom de *Bicou*. Le mot était à Marseille une apostrophe familière, voire tendre, qu'on réservait à un très proche ou à un enfant.

Appliqué à cet homme, que tout éloignait des tendresses claniques marseillaises, ce surnom n'avait aucun sens : ce traitement qui se voulait ordinaire d'un homme qui ne l'était pas fut aussitôt mis en échec.

L'octroi d'un sobriquet à ce *joueur de flûte* n'était-il pas, en toute hypothèse, condamné par avance ? Car le sobriquet prétend, comme la caricature, saisir au vol quelque défaut de la cuirasse, pour mieux le reproduire ensuite en accusant le trait. Mais comment s'y prendre avec ce roi de l'Olympe qui ne présentait pas la moindre aspérité ? Pas le moindre vice par où le saisir ?

Une liturgie et ses rites

Notre nouveau monde proposait une liturgie et ses rites : au rite hebdomadaire d'échauffement (la *colle*), s'ajoutaient un rite quotidien d'appartenance (le *port de la blouse*) et un rite annuel d'intronisation (le *bizutage*).

Le premier se fondait sur la chasuble grise que tout Marseille appelait *blouse de fromajaire* (*crémier* en provençal). Elle était une seconde peau pour nos internes, ces moines de l'extrême qui, disait-on, ne la quittaient jamais.

C'est à sa couleur grise plus qu'à sa coupe, qu'on identifiait l'interne : la silhouette était en effet trompeuse, car elle évoluait au fil des mois. La toile légère de la rentrée flottait encore au vent jusque vers la Toussaint. Pourtant, jamais lavée, pénétrée des remugles de l'internat, amidonnée chaque jour des bénédictions inattendues de la cantine, elle s'empesait vers Noël. Devenue rêche, elle cessait de flotter jusque dans le mistral. Le monachisme taupinal amorcé flanelle au vent, revenait en trois mois à la robe de bure.

Mais nous n'en étions pas là au jour de la rentrée. Nous abordions seulement le baptême dans la foi taupinale.

Le monôme du Vieux-port et sa victime expiatoire

Au soir du troisième jour nous déférâmes donc à la convocation des anciens. Les cinq-demis (*doublants de Spé*) nous firent entonner ce qui serait notre chant de ralliement. Il faudrait maîtriser ce *Gloria* taupinal dès le samedi suivant : c'est lui que notre monôme de bizuts aurait mission de faire retentir en descendant la Canebière. Et c'est lui aussi qui nous reprendrions en majesté sur le Vieux-Port, où le Quai des Belges ferait office de cathédrale à ciel ouvert.

Ce chant paraphrasait *l'Artilleur de Metz* en une sorte d'hymne au taupin inconnu. Mais dans cette version adaptée à ses nouveaux interprètes, le refrain militaire prenait bonne note de leur ascèse : le dernier vers exalté du refrain traditionnel (« *Vive les femmes et le bon vin !* ») était sagement remplacé par un salut minimaliste (« *Chic à la Taupe et au Taupin* ») :

*Artilleurs mes chers frères,
A sa santé buvons un verre,
Et répétons ce gai refrain :
Chic à la taupe et au taupin !*

Entre les retours du *gai refrain* se renouvelait l'acte de célébration proprement dit. C'était une concession à nos pulsions de meurtre ataviques. Elle prenait la forme du sacrifice d'une victime symbolique.

C'est un seul qui paierait pour tous.

Il y avait eu, certes, des précédents ; et même, prestigieux.

L'unique nominé, l'unique lauréat fut Rivière, le prof de physique auvergnat surnommé le *Rif*. C'était un homme de fort volume. Son cou porcine se fondait dans la poitrine avec une belle continuité par la grâce d'une habile

surface gauche. D'amples bretelles lacéraient son corps ovoïde de quatre méridiens noirs. Le Rif était bègue. Il regorgeait de tics et de dadas. Il était devenu maladivement méthodique, agi par l'obsession du contrôle de soi.

Ces faiblesses cumulées auraient suffi à le désigner pour victime à nos plus lamentables pulsions. Encore le *Rif* tendait-il cent autres perches à la verve des caricaturistes coquins.

Il organisait en effet son cours en paragraphes intégralement rédigés dont il mesurait l'effet d'un regard. Il les ponctuait d'une moue réflexe, accompagnée d'une rotation-réflexe de la tête pas vraiment maîtrisée ; la secousse ébranlait, dans la masse porcine, son cou gélatineux, immense et vibratile.

Le *Rif* accompagnait sa déclamation solennelle d'allers-retours en pied d'estrade, soigneusement ajustés à l'enchaînement de ses paragraphes.

Dans cette déambulation au métronome, il s'instituait son propre chef d'orchestre et s'encourageait donc, à sa façon, d'une longue baguette de bambou. Il l'introduisait à la verticale aussi loin que possible dans la poche droite de son pantalon. Au rythme de ses pas, il imprimait à la baguette un étrange mouvement ascendant – descendant, et gratifiait ainsi la salle d'un spectacle à dérider les murs. Souffreteux et appliqué, telle était donc l'innocent désigné ce soir-là à la vindicte de notre monôme de bizuts.

Notre cortège alla son chemin de croix de station en station, et pour finir remonta la rue Sainte-Barbe en direction de la *Porte d'Aix* et de sa rude symbolique marseillaise.

Il faut bien dire ici que, si l'Arc triomphal phocéén avait vu contester sa pertinence, son érection avait du moins comblé un vide majeur du lexique marseillais. Dès 1840, ses dix-huit mètres d'envergure offrirent en effet une colossale métaphore de pierre à la désignation d'un postérieur féminin monumental. On dit ici depuis plus de deux siècles que la poissonnière de la *Rue Longue* arbore « *un tafanàri comme la porte d'Aix* ». Pour tout Marseillais, l'érection de l'Arc célèbre non quelque sombre victoire, mais bel et bien le fessier féminin dans sa pleine gloire.

Comment la Porte d'Aix pouvait-elle dès lors échapper au parcours du monôme ?

Elle fut même retenue comme lieu de la célébration majeure d'un rite en trois temps.

Le cinq-demi Matter, monté sur une caisse, agita son micro :

- *Qui est ce qui est gros ?* hurlait le haut-parleur en guise de premier réquisitoire.

Et tout le chœur vibrant du monôme taupin renvoyait en écho vers les murs de la ville l'éreintement public du plus sérieux des hommes :

- *C'est le Rif !*

Alors Matter, debout, lançait d'une seconde et cinglante saillie :

- *Qui est ce qui est laid ?*

Et le peuple béat des bizuts houspillés renouvelait gaiement la mise au pilori :

- *C'est le Rif !*

La transe urbaine monta d'un degré.

Le point d'orgue s'annonçait. Matter déterminé bouclait alors l'accusation, vive et jaculatoire :

- *Qui est ce qui est ... libidineux ?*

Et les murailles en délire de Marseille, atteignant l'acmé du rite sacrificiel, résonnaient sans mollir :

- *C'est le Rif !*

Les plus civilisés, fussent-ils mécréants, priaient pour que jamais ne parvînt jusqu'au Rif le sourd mugissement de la ville félonne.

La présentation des bizuths au Temple

Le chef des anciens était, comme on l'a vu, le plus fort en gueule. C'est donc lui qui, huit jours plus tard, transforma le gymnase en un temple géant et, prétendûment, en haut lieu de l'éloquence sacrée.

Ladite campagne était annuelle. Elle visait à présenter les bizuts les uns aux autres, et accessoirement à installer sur eux une tutelle douce. Il y fallait, pensait-on, un réquisitoire médisant et moqueur contre les recrues de l'année. Afin que nul n'échappe à l'incrimination, ledit Matter veilla soigneusement à glisser dans son texte le nom de chaque *bizut*. L'homélie tout entière tendait à démontrer que les nouveaux venus appelaient décidément un traitement de choc, à la *Schlague* ou au *Knout*.

Ce ne fut pas facile pour Matter quand arriva l'instant de porter atteinte publiquement à celui (il y en a toujours un) qui était, de beaucoup de points de vue, le meilleur d'entre nous.

Mon ami Zuppiroli était né en France un 14 juillet : le couple italien et républicain de ses parents avait jugé cette date-surprise assez miraculeuse pour mériter célébration. Elle avait inspiré à ces deux Siciliens communistes et modernistes, l'idée de lui donner pour prénom quelque chose comme *Liberté* : il s'appela donc *Liberio* en italien. Et fidèle aux augures de sa naissance, lui-même exprimait toujours son point de vue avec clarté et courage.

Le meilleur des hommes était donc, ce soir là, comme les autres, soumis à la moquerie de ses anciens. Mais comment dégrader ledit Zuppiroli ?

Le chef de bande au timbre fort choisit de recourir à un expédient de bas étage. L'homélie s'acheva dans une descente en flammes décrivant Libero comme un albatros infirme sur notre terre et pataud avec les filles, affirmant tout simplement en conclusion qu'il n'y avait « pas de bizut pire au lit ».

Ah, ah, ah !

Des démons à exorciser

Les chaires de Maths Sup formaient une sorte de sous-Olympe.

Leurs titulaires formaient une ménagerie hétéroclite de quatre bestiaux : les deux du canal historique, et les deux de la filière contemporaine.

Le canal historique

Le canal historique avait produit, et nous livrait, d'un côté une lumière et de l'autre un camelot : le premier était un Normalien fin et discret, accessoirement juif.

Le second n'était pas Normalien, et ne recherchait ni finesse ni discrétion. C'était pour tout dire une vraie grande gueule, humiliateur en chef de ses ouailles, accessoirement aristocrate déchu, et fort peu accessoirement pétainiste. Bien entendu, tant pour Gilles que pour moi, notre père avait fait valoir les mérites du second. Sans doute estimait-il sincèrement qu'avec les fils qu'il avait, la *schlague* était plus sûre que l'explication.

Ils s'appelaient, le premier, Amar, et l'autre, Charlier de Chily. On les appelait respectivement le *Dag* et le *Chach*.

Le premier, celui qui alliait rigueur et finesse, avait reçu pour sobriquet le prénom *Dag* du grand diplomate planétaire de l'époque - prix Nobel de la paix et ancien Secrétaire général de l'ONU - qu'était le Danois Dag Hammarkjöld (1953-1961).

Le second, lui, devait sans doute son appellation familière de *Chach* à sa *tchatche* de félin de gouttière. Amateur de décibels, il cultivait dûment la hauteur de sa voix. Et l'éternel éclat surjoué de son cri, montant du fond des arches, tenait lieu au matin du lever de rideau.

Mais la croissance continue de la production française, du nombre des étudiants, et des besoins en ingénieurs avait fini par se traduire, peu avant notre arrivée, par le doublement du nombre des élèves admis en Math Sup, et le passage de deux à quatre classes.

Deux nouveaux profs de Sup avaient donc rejoint récemment le duo historique du *Dag* et du *Chach*. La bataille avait été très rude pour l'attribution convoitée de ces deux postes nouvellement ouverts.

La filière contemporaine

L'un des lauréats du recrutement était un vénérable vieillard à chapeau noir et barbe blanche, dont le grand âge avait accru les chances que lui attribuaient déjà ses mérites validés. Il avait tout d'un pur produit du fameux *Barême* de l'Éducation Nationale, et des vertus qu'il saluait.

Son patronyme était Bertrand.

Il avait la grande allure de Jaurès, mais n'en partageait pas les idées. Qu'il fût issu d'une vieille famille catholique n'ôtait rien à cette dignité qu'arboraient les porteurs de barbe des jardins anglais du tournant du siècle. Car, fussent-ils réduits à leur buste de pierre, du moins leur regard clair visait-il l'horizon.

Cette incarnation de la troisième République, on l'appelait, sans grande imagination, *le Barb's*. Mais cela valait toujours mieux que son vrai nom, Bertrand, qui, on s'en souvient, n'était pas très bien porté à Marseille. La démarche prudente et empesée du *Barb's*, toujours en quête de conservation, ajoutait à sa solennité naturelle.

A rebours, l'autre lauréat de la récente désignation était le jeune et manifeste bénéficiaire d'un puissant coup de pouce. Une rumeur insistante le disait membre d'une société plus secrète. Cette société là ne devait, disait-on, sa puissance intra-ministérielle qu'à la vigueur de ses convictions républicaines et égalitaires. Ainsi soit-il.

Coin-coin, puisque telle était l'appellation vengeresse dudit Bercoin, était surtout connu pour disposer, tout jeune encore, d'une belle villa dans les garrigues de l'Est marseillais, plantée sous la crête de Garlaban. Tout le monde connaissait l'histoire de Coin-coin : dans cet après-guerre pourtant encore socialement très sûr, il avait en effet un peu trop écouté sa défiance instinctive envers l'autre, et avait affublé sa villa d'un dispositif sécuritaire. C'était le pur produit technique, hors commerce, de sa création personnelle : l'invention reposait sur un fusil à plomb écourté et masqué aux regards. Il avait allègrement programmé un tir à l'aveugle à toute tentative de manipulation des ouvertures. Il en avait été, comme de juste, la première victime, dès le week-end suivant, et avait perdu un œil dans l'affaire.

Les plus aimables préféraient une interprétation plus idéaliste de son arrivée parmi nous : il aurait été recruté pour l'anagramme prometteur de son nom, puisque le nom de *Bercoin* promettait le *bicorne*.

Un langage, notre complice

Petit usage non mathématique du langage mathématique

Un langage nouveau se fit entendre à nous dès les tout premiers jours. Il s'acceptait embryonnaire. Il puisait abondamment à la source du parler disponible à l'usage, le jargon mathématique, simple et partagé.

Par sa distance au langage quotidien, ce jargon offrait de plus l'avantage d'une certaine autodérision.

Sa matière première se composait de lettres et de chiffres, presque toujours subvertis.

Les lettres désignant habituellement des *variables* (X , Y , Z) perdaient parfois leur mobilité de sens consubstantielle au profit d'une signification unique. Ainsi à l'oral, l'« X » désignait plus souvent *l'École Polytechnique* que l'abscisse générique, et le « Z » davantage le *chef de classe* que la cote de quiconque.

Les lettres désignant habituellement des *paramètres* eurent une carrière plus publique donc plus brillante. Ils nous fournirent de quoi répondre au pressant besoin que nous sentions monter - qui sait pourquoi ? - de moquer le *petit*, de railler le *quelconque*, de désigner le *médiocre*.

Nous étions armés de nos lettres grecques, et stigmatiser une *petite quantité* revenait à choisir dans la gamme ouverte des *epsilon*, *epsilon-sur-deux*, ou mieux encore *epsilon-carré* ou *epsilon-deux*. L'adjectif *epilonesque* apparut même assez vite dans un cours de physique.

Si epsilon (ϵ) était le paramètre des *petites quantités*, lambda (λ) n'avait pas cette étroitesse de spectre et désignait un *paramètre* à large ouverture. Un paramètre est en quelque sorte un être *structurellement quelconque*, et cette définition valut à *lambda* de s'adjectiver avec ce sens précis de « *quelconque* ». Puis, progressivement, *lambda* prit un second sens, un peu différent, celui de « *moyen* » puis, par continuité, de « *médiocre* ». Des décennies plus tard, il passa dans le langage courant du pays entier et entra dans le *Robert* muni de tous ces sens réunis.

Tout à l'inverse, de simples « *valeurs numériques* » étaient parfois érigées en *paramètres* ou en *variables*. La valeur numérique 2,5 écrite sous la forme $5/2$ devenait ainsi un *terme générique* pouvant désigner n'importe quel doublant de Mathématiques Spéciales.

De même, le nombre 17, avec son allure parfaitement précise et incarnée, rejoignait en réalité pour nous le niveau d'abstraction de n ou de $p+q$.

Peut-être parce qu'il était *impair* et même *premier*, notre 17 passait en effet pour le représentant par excellence de l'entier *aléatoire*. C'est Charlier qui en faisait grand usage à tout propos dans ses éclats verbaux du petit matin. À l'énoncé du fatidique « *dix-sept* », l'occlusive finale réveillait le bizut d'une bourrade sympathique, et la sifflante centrale apportait son petit chahut protestataire. Charlier s'était appuyé avec succès sur cette sibilante chahuteuse : « *Dix-ssssept !* » hurlait-il. Quel vibrato ! Paré de tout son éclat vendeur, le nombre 17 fit en maths sup une carrière de *tube de l'année*.

Sobriquets : dégradation tous azimuts

Mais notre langage de potaches avait besoin d'une seconde source, plus proche de la langue du bon peuple, pour être un peu compris.

Il y fallait d'abord quelques phrases simples pour énoncer nos principes de base (*Exemple* : « *Souffre et potasse* » - qui empruntait sa forme écrite à la chimie sous la forme S-KOH).

Mais il nous fallait surtout nommer des personnages, réels ou imaginaires, et d'abord les acteurs de notre vie.

Ainsi prétendions-nous par exemple disposer en taupe d'une « *Putain Officielle* ». Celle-là était née d'une invention purement fantasmagorique, qui dans la réalité ne fut bien entendu jamais incarnée - ni désignée ni élue par quiconque. Sans doute faut-il penser qu'elle nous semblait pour autant nécessaire à un monde complet.

En tous cas, sa dénomination brute étant un peu violente, elle se réduisait souvent à l'oral au sigle « *P.O.* » - qui désignait non plus les *Pyrénées Orientales*, mais encore, malgré tout, un sommet inaccessible.

Nommer les personnages réels était plus important encore.

En effet, déjà en plein XXe siècle, l'énoncé d'un nom et d'un prénom (par où on fait mine de vous *présenter* quelqu'un) ne présentait jamais qui que ce soit à personne, puisque le produit de leur réunion n'avait à peu près aucun sens. La signification d'un patronyme n'est le plus souvent plus compréhensible de nos jours, et, lorsqu'il l'est, il renseigne (un peu) sur un, et un seul, des nombreux aïeux de l'impétrant, ayant en outre vécu il y a en gros sept ou huit siècles. Maigre butin.

Du moins étions-nous habitués à cette réduction du patronyme à un matricule en réalité totalement abstrait ; à un simple outil de repérage, qui ne disait strictement plus rien de celui qui le portait.

Si nous admettions le fait, de gré ou de force, quand il s'agissait du commun des mortels, il ne pouvait être question d'un nom vide de sens pour

désigner les lieux et les dieux de notre vie de cloître, ou ces bougons et démons sur qui nous avions tant à dire et médire.

Pour nous libérer d'un poids, un jargon efficace devait hurler la noirceur de notre ermitage, et les vices cachés de ses pères et frères. Ce qu'on demandait à un bon surnom, c'était donc une certaine *dégradation* des choses et des gens.

Ça tombait bien. La culture marseillaise portait en elle un réflexe invétéré de simplification radicale de l'*autre* : d'abord par la réduction de l'impétrant à une seule dimension, ensuite, dans le registre retenu, par la quête du sarcasme de plus haute densité. On rêvait en somme d'habiller chacun d'un surnom pour deux hivers plutôt qu'un.

Mais on se heurta souvent, en pratique, à la résistance d'une tradition installée.

C'est sans doute avec nous-mêmes que le jargon de prépa était le plus sévère. Les appellations de *taupe* et *taupin* réduisaient le labeur du novice à un forage tellurique besogneux ; et mettait plus bas que terre la noble galerie arquée.

Mais de leur côté, les profs de maths les plus anciens portaient des sobriquets sans âge, dont la dérision s'était parfois émoussée au fil des décennies. Dès notre promotion, tout le monde avait oublié l'épisode diplomatique qui avait donné aux trois lettres du « *Dag* » sa charge moqueuse d'origine.

Ainsi le surnom du « *Dag* », mais aussi celui du « *J* » avaient-ils perdu leur vigueur native. Ceux qui manquaient de force dès leur attribution ne résistaient pas au temps : l'appellation « *Bicou* » n'avait pas désigné durablement notre *fifre béat* de Spé A'2. Celui de *Chach* fut sauvé par son allure d'onomatopée bavarde et sifflante.

On se rattrapa donc sur les derniers arrivés.

La réduction du *Barb's* à ses pilosités adventices ressuscitait le siècle des bisaïeux à rouflaquettes et tout un peuple de trois-pièces à gousset.

Quant aux cancons de *Coin-coin*, ils calquaient les caquets clandestins et complices de quelque occulte Ku-Klux-Klan.

Nous affublions en général les physico-chimistes et praticiens divers de surnoms plus ancrés dans le réel.

On donnait au plus obèse le nom d'un authentique massif montagneux : on se rappelle que le plus lourd de nos physiciens était appelé *le Rif*.

On donnait au crâne le mieux rasé le nom d'une geôle ultramarine pour véritables bagnards : le prof de dessin industriel reçut le nom de *Cayenne*.

On donnait au plus petit de tous le nom d'un bourdonnement d'insecte : le souriant et minuscule chimiste Custaud était appelé *Zizou*.

Quant à l'unique prof technicien, il était, lui, franchement réduit à un objet ; chosifié. L'appellation contrôlée de « *Bobosse* » résumait en effet le prof de dessin industriel à l'excroissance charnue hémisphérique qui émergeait de son crâne lustré.

* * *

Charlier, l'homme de Marseille

Discrimination et humiliation

Charlier était fameux dans tout Marseille pour sa capacité à humilier les braves gens. Cette capacité était plus manifeste encore à l'égard de ceux d'entre nous qui étaient venus (« *issus* », disait-il) d'Arménie, de Turquie, voire de Corse et d'Italie.

Vingt ans après l'équipée hitlérienne, Charlier moquait sans vergogne le grand Charles Aznavour comme le *tout petit Aznavourian*.

Notre condisciple, l'élève d'origine turque Simeonoglou fut humilié en deux temps trois mouvements et ne tint pas quinze jours sous l'invective. Il contemple sans doute encore notre photo de classe depuis les Limbes qui l'accueillirent, en enfant mort-né, dans l'au-delà des mathématiques.

Les noms italo-corses recevaient plus souvent qu'à leur tour leur accent tonique sur l'avant-dernière syllabe pour une stigmatisation plus assurée de leur généalogie : ainsi, les mauvais jours, le Bastiais d'origine Lastrayoli était-il apostrophé *Lastrayòli*, condamné à rimer avec la désignation marseillaise de l'aïoli (« *aïòli* » à l'oral).

Et quand Charlier décidait de s'en prendre à l'élégante Huguette Lambert, il italianisait son nom et roulait le -r en l'apostrophant « *Lamberrrtina !* »

Pourquoi s'en priver, ce mépris que professait Charlier s'exprimait de préférence en public, et parfois à l'égard d'absents hors d'état de se défendre. Ce fut un jour le tour de l'excellent khâgneux Henri Deulofeu, qui cristallisa un matin le mépris du *Chach* et paya, tant qu'à faire, pour toute la gent littéraire : on apprit ainsi que Deulofeu, parmi d'autres (suivez mon regard), « *raisonnait comme une pantoufle* ».

Il n'y avait dans notre classe que le futur *médaille Fields* Alain Connes pour être systématiquement appelé « *Monsieur Connes* » avec respect. De tous les autres, l'interpellation préférait souligner la défaillance constitutive : chacun de nous dut s'habituer, une fois sur deux, à se reconnaître dans l'apostrophe « *mon pauvre Monsieur* ».

Bref le *Chach* serait aujourd'hui depuis longtemps poursuivi pour harcèlement moral aggravé, et n'aurait bien sûr pas été prof plus d'un trimestre.

Terreur et harcèlement : Charon aux rives du Styx

L'un des Nîmois de la classe, respectueux et modeste, s'appelait Charon. Il portait dans le regard tout le poids de son destin d'interne assigné à résidence, à la fois sans famille proche, et doté des bons soins de Charlier en guise de famille d'accueil.

Toute sa résignation de mortel se lisait sur son visage au moment où le *Chach*, ce matin-là, l'envoya au tableau traiter un exercice.

Devant l'hésitation prolongée du camarade, qui n'arrivait pas à démarrer, Charlier hurla soudain à moins d'un mètre de lui :

- *Mon pauvre Monsieur !*

Mais il avait cette fois hurlé si fort que la classe entière en avait tremblé. Charon, glacé de terreur, avait fait un saut brutal en arrière et sa tête était venue heurter violemment le tableau.

Charlier avait blêmi.

Lui qui s'autorisait toujours tout sans que jamais le monde ne réagît à sa folie, semblait soudain découvrir le lamentable spectacle qu'il mettait en scène chaque jour, et la véritable terreur qu'il inspirait aux meilleurs.

Charlier se ressaisit, et, comme si de rien n'était, guida par étapes Charon vers le résultat recherché. Puis il hurla à nouveau :

- *Et maintenant, encadrez-moi ça !*

Il fallait comprendre *encadrer* au sens mathématique du verbe, qui signifiait alors donner à la grandeur examinée un majorant et un minorant.

Mais de sa plus belle patte, Charon, resté blême et bouleversé, traça sans hésiter un beau rectangle blanc autour de la formule. Une autre façon d'encadrer le résultat.

Charlier, se méfiant désormais de sa possible réaction à l'événement, préféra alors sortir de la classe sans un mot. Il le fit dans un silence de cathédrale.

Personne ne s'était avisé avant l'événement que Charon portât le même nom que le passeur des Enfers de la Grèce antique. Mais son statut était tout de même moins confortable. Entre le Charon du Styx et le Charon de Nîmes, le premier du moins, psychopompe de son état, faisait fortune sur l'agonie et la mort ; le second n'était jamais que psychopompé, agoni et morigéné.

Les remugles d'une Histoire

Le mépris de Charlier à l'égard de chacun s'accompagnait, sans surprise, d'une philosophie coercitive.

Quand on entrait dans la salle de classe, devenue son antre depuis des années, on pouvait être saisi d'une sorte d'effroi. Le lieu était pénétré de ce que Charlier appelait « *les* » principes. Une épigraphie murale vigoureuse y rappelait le petit peuple aux bons choix et aux saines pratiques.

Les murs du vieux couvent étaient comme nappés de ces commandements, maximes, et versets. Ils n'en avaient pourtant pas porté le dixième en deux millénaires de latin d'église, mais ils assumaient maintenant l'injonction moralisante comme leur ministère naturel. Ô préceptes, ô consignes, ô intimations, vous étiez à l'adresse des braves qui tremblaient, « *et qui ramaient tout nus sous vos commandements* ».

J'adhérais sans réserve à l'un d'entre eux, pourtant attribué à Paul de Tarse, dit Saint-Paul. Il tapissait le fond de l'amphi et disait :

« L'ESPRIT VIVIFIE, LA LETTRE TUE »

À l'opposé, lui faisant face au dessus du maître-autel, deux contreplaqués décamétriques arboraient le *Pater* et l'*Ave* de la religion chilienne, tracés à la craie de couleur. Cela tenait un peu de la coupole du Bernin, qui porte en lettres d'or, haut-lieu du Vatican, l'annonce de Jésus à son premier apôtre. On voyait affichée, en deux commandements, la semonce aux bizuths du roi des patenôtres :

« AYEZ UNE RECONNAISSANCE ETERNELLE ENVERS VOTRE MÈRE »

et

« JE HAIS CES RADICAUX QUI NOUS FONT TANT DE MAL »

Charlier avait simplement trouvé dans sa proximité culturelle immédiate une formulation à ses yeux satisfaisante de deux recommandations mathématiques inégalement plaidables.

L'une pouvait sembler essentielle, l'autre d'un goût douteux.

La convocation de la notion de *mère* pouvait en effet être perçue comme fondamentale, pour peu qu'on charge ladite *mère* de représenter la source, c'est-à-dire en mathématiques la *définition* des êtres abstraits que nous manipulions ou l'*énoncé* de la question à traiter. Oui, on pouvait plaider sans mal que la rigueur mathématique ne se concevait pas sans cet élément de méthode consubstantiel, qui consiste à ne jamais perdre de vue ni le lieu d'où on part, ni ce qu'on cherche.

L'invocation des *radicaux* était, elle, disons, étrange. Très loin en l'occurrence de toute notion fondamentale, Charlier érigeait en principe vital ce qui n'était après tout qu'une orientation personnelle et relevait de l'appréciation de chacun. Il disait ne pas aimer le signe *radical* au dénominateur d'une fraction, le jugeant trop visible eu égard à la répulsion qu'il lui inspirait. Il nous demandait donc de l'éliminer sans pitié.

Nous cherchions les possibles motifs de cette obsession d'apparence irrationnelle. Le dénominateur lui apparaissait, peut-être, comme une véritable assise de l'édifice qu'était parfois la fraction ; et il ne pouvait plus dès lors être question de laisser reposer sur la pointe d'un triangle de guingois, tous les wagons d'un numérateur souvent respectable.

D'autres préféraient une autre hypothèse : peut-être considérait-il, en muséographe, le dénominateur comme le lieu de la fraction où le regard du visiteur se pose de préférence. En pareil cas, mieux valait éviter d'y installer un laideron.

Il ne restait plus alors qu'à saisir en quoi un radical était un laideron.

Nous ne le comprîmes que des années plus tard.

Pour la génération de Charlier, le terme même de *Radical* désignait d'abord l'aile politique, alors historiquement nouvelle, qui avait dominé le premier demi-siècle de la République (1875-1940). Aucun d'entre nous n'avait jamais aperçu, ignorants de la guerre que nous étions, que sa proclamation de « *haine des radicaux* » reprenait une déclaration pourtant célèbre de Pétain qu'il se contentait de traduire dans un langage plus direct. « *Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal* », disait Pétain.

Un bémol : une belle ouverture aux « pièces rapportées »

Il est juste de reconnaître à Charlier, dans son rejet viscéral de la différence, une exception notable : il ignorait tout racisme familial, tout rejet des *pièces rapportées*. Il avait en effet la vertu rare d'accueillir sa belle-mère dans son foyer marseillais ; il nous donnait même de ses nouvelles de loin en loin, souvent en lui manifestant une forme d'attachement. Il oubliait parfois son grand âge, et lui faisait reproche de rester insensible à son injonction quotidienne, vitaliste, et nietzschéenne, sur le thème « *Secouez-vous Mémé !* ».

Il se faisait même quelque souci pour elle depuis plusieurs semaines.

Notre classe comptait par ailleurs quatre filles. Geneviève Planavergne était sans doute la plus discrète. Nous aimions bien cette longue fille sans apprêt physique, mais toujours bien vêtue. Nous moquions un peu sa pudeur emmantelée de laine vierge et gantée de peau tendre. Elle inspirait un peu d'inquiétude aux plus attentifs, car sa silhouette élancée confinait à l'*étique*.

Dans ma culture domestique, elle aurait été admise avec mention au livre noir des défaillances nourricières coupables, à la rubrique (elle, fort nourrie) des « *blanquinasses maigres comme un clou et jaunes comme un coing* ».

Nous nous amusions néanmoins parfois de sa géométrie décidément très linéaire. Elle en avait pleine conscience, et, quand elle se risquait au parcours sous portique, craignant sans doute elle-même de passer pour un fil de fer, elle avait pris l'habitude d'épaissir sa présence en se présentant aux regards, autant que possible, à *l'égyptienne*, disions-nous. Elle évitait la station à pieds-joints et les parcours de face, et, au prix de calculs complexes, n'offrait sa marche aux regards qu'en vision latérale. Et à l'extrémité de chacun de ses bras, ouverts au contrepoint de son compas crural, se profilaient cinq doigts grands ouverts sur la paume.

Dans l'amphi de *Sup 2*, les filles occupaient le premier rang de l'arène. Jouxant la fosse au lion, elles baignaient dans les rugissements du fauve. Et Geneviève essayait là, plus souvent qu'à son tour, comme Sainte-Blandine, la morsure qui la laissait exsangue. Son évanescence chronique incarnait toute l'ascèse taupinale. « *Faillir défaillir* » était à « *Mademoiselle Planavergne* » ce que « *Dieu et mon droit* » était à la Reine d'Angleterre.

Charlier, certes, trouvait sa réserve suspecte, puisque celle-ci est par nature à l'opposé des hauts-cris. Mais fondamentalement, il s'indisposait de cette blancheur muette de Geneviève parce qu'elle questionnait sans paroles son gouvernement de tortionnaire.

Et voilà que ce matin-là, il ne parvenait à obtenir d'elle ni la réponse qu'il attendait, ni même le moindre signe de vitalité. Et lui - que la pudeur retenait rarement, se mit donc à hurler vers notre demoiselle :

- « *Mademoiselle Planavergne !* (terreur dans l'hémicycle).

Vous faites comme ma belle-mère : vous vous laissez mourir ! »

A ces mots, on toqua à la porte. Notre concierge était aussi décomposé que s'il avait assisté à la scène précédente :

- *Monsieur Charlier, pardon de vous déranger*, dit alors sa voix méconnaissable. *On a téléphoné pour vous. Voilà ce qui se passe : votre belle-mère vient de mourir.*

L'à-propos de la visite et le contenu de l'annonce abolirent dans l'instant la terreur, et dégelèrent la constriction qui nous pétrifiait encore. La classe, saisie par le tragi-comique de la situation, retenait à grand-peine un éclat de rire impérieux.

De son côté, entre pleurs, cris, et imprécations, un Charlier surprenant ne savait plus où donner de la voix et du geste pour manifester une douleur sincère et visiblement éprouvante. Entre deux larmes, il lâcha :

- « *Vous voyez, Mademoiselle Planavergne ! Qu'est-ce que je vous disais ? Quand on se laisse mourir, arrive ce qui doit arriver !* »

Geneviève s'était figée dans sa latéralité de bas-relief égyptien. Sa pâleur safranée de papyrus antique avait acquis soudain blancheur de parchemin.

L' « homme de Marseille »

Le drame est bien qu'il n'y eût pas que notre père pour bénir l'homme Charlier.

C'est tout Marseille qui se laissa régulièrement emporter, *embarquer* aurait-elle dit, par quelques fortes voix masquant à peine de vraies *grandes-gueules*.

Notre lycée Thiers a connu dans sa longue histoire tant de profs de haute valeur, droits et respectueux, que je ne sus répondre quand Gilles me demanda en 2020 le nom du glorieux et unique enseignant dont une plaque honore aujourd'hui la mémoire dans le légendaire couvent des Bernardines.

Croyez-moi si vous voulez, mais la désignation du lauréat de ce concours sans concours, aurait pu être sans dommage confiée à notre père : car c'est bel et bien le nom de ce même Charlier qui, gravé dans le marbre, a charge aujourd'hui, sous le portique séculaire, de glorifier 150 ans d'Histoire de notre établissement.

Et c'est bien ce même Charlier qu'en dernière analyse, derrière le faux-nez de son plus grand lycée, la Ville de Marseille tout entière propose ainsi à l'estime des siècles à venir.

Fidèle à elle-même.

Trois figures du Lycée Thiers : Le Spit, Léon, et Poinsal

José ROMAN

(Espitalier, maths ; Vasseur, histoire et géo ; Poinsot, idem)

L'aigle noir de Vauban *(Espitalier, maths, seconde)*

Espitalier, le prof de maths de seconde, était cet homme à cent égards exceptionnel que nous avons déjà rencontré. Celui-là même, rappelons-nous, qui sut certain jour *rester en repos dans une classe* et y enclore ses élèves à double tour, à l'heure même où une éclipse de soleil en gros séculaire, colora l'immensité du ciel bleu d'un ocre jaune inouï à faire détalier les chevaux.

Lui, c'est les jours sans éclipse qu'il ajoutait à l'extrême sérieux une touche confinante à l'ocre et au lugubre. L'homme était émacié, les joues creusées, les orbites masquées par leur propre profondeur. Par instants inopinés, son regard déjà sombre se glaçait soudainement dans une étrange fixité. On percevait à cet instant la résurgence en lui d'un trauma terrifiant.

Il arrivait dans le matin, indifférent au maigre pardessus jeté sur ses épaules. Il courait aussitôt ligoter sa maigreur dans une blouse blanche à la coupe trop longue. Sa taille de guêpe était un défi lancé à toute ceinture, et il s'attachait pourtant. Cette blouse empesée de coton rêche était un peu l'aube blanche de son apostolat. Les pans ultimes de sa toile voletaient dans le mistral, et la cordelière sans fin flottait à leur suite comme une queue de comète.

La longue silhouette raide du *Spit'* progressait ainsi dans la cour infléchie vers l'avant, « *parallèle à une direction fixe* », aurait-il pu dire. La cassure des reins passait toutes les bornes, et promettait son torse à la chute fatale. Néphrétiquement indérivable, l'homme menaçait ruine à chaque instant, et sa chute semblait s'amorcer sous nos yeux. Mais pour finir, qui sait comment, quelque échasse oubliée sous l'origami de la blouse empesée, venait *in extremis*, d'un mouvement tangentiel et subreptice, étayer sans un mot l'avancée funambule.

La translation indéfinie de l'automate brisé avait quelque chose du long cortège funèbre que fut sa vie, lugubre et solitaire, de meurtrier malgré lui.

On l'appelait l'aigle noir de Vauban. Il descendait en piqué de la colline de la Garde pour assurer ses cours dans l'ancre terrestre où nous l'attendions.

C'est là qu'il dévida toute une année son oracle de fond de gorge dans une rigueur cinglante. Nous écoutions une Pythie monocorde et sans appel. Toute interruption eût été sacrilège.

Léon Vasseur : l'épopée et la bonne blague

Vasseur fut en seconde notre prof d'Histoire et Géo. Il avait gardé l'humour estudiantin de l'*archicube* impénitent, et la mobilité mentale du géographe.

Mais il y avait aussi en lui beaucoup de l'historien : et celui-là, occasionnellement, ne pouvait s'empêcher de frapper son enseignement au sceau de la solennité. En cela, il nous amusait plutôt, car il eut parfois du mal à faire oublier ce bon vivant, à demi paillard, qui, en lui, ne sommeillait pas toujours.

Vasseur tenait peut-être les deux disciplines les plus hautement propices à l'exercice de la pédagogie.

Il tenait certes d'abord le *récit* avec l'Histoire - qui est peut-être, après tout, le récit collectif majeur.

Et, avec la géographie, le même Vasseur tenait aussi le *voyage*, si ce n'est même, avec le programme de seconde, le *voyage des voyages*, le seul qui fût aux dimensions du globe. Il tenait aussi là, en même temps, l'autre récit majeur, celui qu'il nous décrivait lui-même comme sacré dans toutes les cultures : le *récit des origines ultimes*, en l'occurrence l'histoire longue de la planète.

Le programme d'histoire se réduisait à un quart de siècle : les 25 ans de la Révolution et de l'Empire. Ces 25 ans offraient à Vasseur une galerie de personnages qu'il faisait revivre pour nous à sa façon théâtrale. Il allait volontiers chercher la petite histoire dans la grande, et ne négligeait pas les épisodes égrillards. Quoique parisien d'origine, il collectionnait pour nous avec attention les bonnes blagues sur les méridionaux (les Gardois qu'étaient l'abbé Siéyès et le Sommiérois Cambacérès) ou l'Aixois Mirabeau, et mettait en scène leurs plus ou moins « *bons mots* ». Il riait de ces petites histoires qui nous rendaient la grande fréquentable, familière, attachante. Ainsi, Louis XVI demandant :

- « *C'est une révolte ?* » et s'entendant répondre :
- « *Non, Sire, une révolution.* »

Bien sûr, il ne manquait aucun des grands envols à connaître à toute force : ni Mirabeau (« *Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes* ») ni Saint-Just (« *Il faut que des têtes tombent* »), ni Danton (« *Bourreau, tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut*

la peine »), ni l'Empereur (« *Talleyrand, vous êtes un tas de merde dans des bas de soie !* »).

Vasseur faisait place aussi bien aux formules latines abondantes qui pouvaient servir l'objectif du jour. Diviser un royaume pour le mieux tenir se disait « *Divide et impera* », diviser pour régner. Unir un Empire pour le même motif appelait parfois un bon slogan : « A. E. I. O. U. » (« *Austriæ Est Imperare Orbi Universo* ») affichait hautement qu'il revenait à l'Autriche de diriger le monde entier.

À l'approche des fins de cours, il organisait avec délectation notre attente assoiffée de l'épisode suivant.

Quand Vasseur racontait une bonne blague, on devinait que la réplique décisive de l'anecdote était imminente au moment où il se levait, et amorçait ces trois ou quatre pas claudicants qui n'appartenaient qu'à lui. Son œil s'allumait alors, en signe de complicité préalable. Puis il articulait solennellement la parole historique en détachant ses mots comme pour mieux en graver la mémoire. Il ponctuait alors la réplique de fin d'un claquement de mains sonore et satisfait - qui semblait dire « *elle est bien bonne, non ?* ».

Puis il amorçait alors une rotation sur lui-même comme on amorce une révérence de congé; du même mouvement, il balayait la salle du regard pour s'assurer de son effet. Et, comme pour se gratifier d'un succès décidément assuré, il allait ostensiblement, pour finir, grattouiller de sa main droite le sommet de son crâne luisant.

Le scénario était millimétré. Gervais était bien sûr passé maître dans l'imitation de la scène.

Poinsot : Guizot et Thiers, sainte colère et hilarité

Poinsot s'emportait, avec une belle fréquence, de quelque sainte colère inopinée, contenue et néanmoins débordante.

Il s'en voulait de lui céder, mais elle était la plus forte. Sa colère envers ciel et terre s'exprimait en trois mots. L'interpellation, concise et vengeresse, s'en prenait à qui se trouvait là, à tel ou tel élève aux blanches mains : « *Hein mon ami ?* » hurlait-il rougeaud.

Un ange passait.

Et l'ange prenait son temps.

Soudain, Poinsot brisait enfin sa propre glaciation : quelque chose advenait comme le retour nécessaire à une raison consentie. « *Bon !* », disait-il alors. Telle était la conclusion canonique qu'il donnait à son assaut compulsif et muet.

Cette agression cyclique et obscure visait, selon les apparences, les changements à l'œuvre dans l'époque, et là où nous lisons la marche du progrès, il diagnostiquait la régression du monde. Ce qui le révoltait semblait être tout simplement la sourde vibration de la modernité en marche, et peut-être simplement toute transe de vitalité.

Sa conclusion sans appel tenait donc en un mot, « *Bon !* ». Sous-entendu : « *Oublions l'épisode* ». L'épisode avait été jaculatoire et abscons, la conclusion se voulait contrite et pacifiée - à juste hauteur.

L'étrange charge périodique de Poinot avait sans doute mission de venger quelque originelle blessure d'amour propre ancrée dans ses tréfonds. Mais laquelle ? Sa petite taille ? Son inénarrable tour de taille ?

La géographie était gentiment étrangère à Poinot, qui ne paraissait guère s'y intéresser, et assura poliment le service minimum. Mentalement, il s'identifiait à la figure de l'historien.

Il semblait avoir trouvé soutien sinon réconfort, dans l'estime qu'il cultivait (et faisait connaître) de trois politiciens de droite du XIX^{ème} siècle : Guizot, Thiers et Louis-Napoléon Bonaparte. Les deux premiers, historiens méridionaux, l'un nîmois, l'autre marseillais, lui offraient sans doute l'image flatteuse de proches collègues de haute volée. Le troisième était apprécié à Marseille (comme en Italie du Nord et à Biarritz) pour avoir aimé nos latitudes et, chez nous plus précisément, pour avoir donné à la ville sa charpente monumentale.¹

Poinot adorait citer, hors de tout contexte, le trop fameux « *Enrichissez-vous* » prêté à François Guizot, qui légitimait ses propres orientations orléanistes².

Il annexait Thiers au prix de quelques approximations. Thiers était pour lui « *né au 4 de la rue Adolphe Thiers* », ce qui est factuellement inexact³ mais sanctionnait politiquement à nos oreilles un caractère phocéen un peu racoleur. Poinot aurait pu dire aussi bien, mais n'a jamais dit, que la mère de Thiers avait célébré à sa façon la migration grecque fondatrice en la renouvelant pour son propre compte – puisqu'elle était elle-même grecque née en Grèce. Il aurait pu relever aussi, mais ne l'a jamais fait, les multiples torsions successives du parcours politique de l'homme : orléaniste, bonapartiste, républicain jusqu'à présider la République⁴.

¹ Les Marseillais lui doivent non seulement leur Préfecture, mais aussi, entre autres, la cathédrale dite la *Major*, Notre Dame de la Garde dite la *Bonne Mère*, le Palais Longchamp.

² Il semblait avoir lu en voisin cet historien nîmois qui fut continûment ministre de Louis Philippe et, pour finir, son premier ministre, debout face à Lamartine en 1848.

³ Il est né à Bouc-Bel-Air, Bouches-du-Rhône.

⁴ « *La République sera conservatrice ou ne sera pas.* ».

Enfin Napoléon III, l'amoureux de Marseille, se voyait pardonner les dix années de l'« *empire autoritaire* » au nom des dix années de l'« *empire libéral* ». « *L'empire libéral* », voilà un titre de son cours, et voilà deux mots, que Poinso, fidèle à une ligne, prononçait avec délectation.

Poinso n'osait ordinairement l'anticonformisme que dans la façon de se chauser. C'est à la fin du cours que son audace se confirmait régulièrement sous nos yeux.

Poinso s'était extrait de son bureau.

Maintenant debout, il recomposait sa dignité éternellement blessée et reprenait discrètement la pose, droit dans l'azur, le regard déjà vers l'horizon. Sa cravate tricolore à épingle d'or était décidée à résister aux souffles de midi ; pour le pan de sa veste, le résultat n'était certes pas assuré.

Il cheminait alors sur l'estrade en direction de la porte de sortie, et c'est alors qu'éclatait à nos yeux, émergeant d'une paire de sandalettes saugrenue mais fidèle, l'éclat candide et immaculé d'une éternelle paire de chaussettes blanches.

*Fiat (alba) lux*⁵ !

Poinso avait inventé, disions-nous, la lumière blanche, celle qui rend hilare.

* * *

⁵ « *Que soit la lumière (blanche) !* »